

La Ligue des ténèbres

Saison 1 : la Tédésplen

Catherine Loiseau

Copyright © 2015 Catherine Loiseau
All rights reserved.

ISBN : 979-10-94812-21-1

Dépôt légal : avril 2017

Illustration de couverture : Sylvie Sabater
Mise en page : Roxanne Tardel / Aurélien Calonne

REMERCIEMENTS

Ce projet ne serait rien sans tous ceux qui me soutiennent.

Un immense bravo à Sylvie Sabater, qui a donné vie à la Ligue par ses illustrations.

Un très grand merci à mes correcteurs pour leurs remarques et conseils avisés : Rachel Fleurotte, Roxanne Tardel, Andréa Deslacs, Arno Grocagne, Iphégore Ossenoire, Fred Yuki et Jim Orson.

Merci également à Aurélien Calonne, mon compagnon, qui gère toute la partie informatique (le site, la conversion des Ebooks...). Un merci spécial pour avoir supporté mes crises de nerf liées à l'informatique et pour m'avoir grandement aidée pour la mise en page.

Plus d'informations sur tout ce petit monde et sur leurs projets à cette adresse :

<http://catherine-loiseau.fr/la-ligue-des-tenebres/les-contributeurs-de-la-ligue-des-tenebres>

ÉPISODE 1 : LE SAVANT, LE VOLEUR ET L'ARNAQUEUSE

Je suis vieille, si vieille que j'ai perdu le compte des années. Mes doigts sont devenus crochus à cause de l'arthrite, mon dos me fait bien souffrir, tandis que ma vue décline. Je prends la plume, car mes forces me quittent peu à peu et que j'ai des choses à partager avant de m'éteindre. Mais je n'ai pas besoin de ces fichus chroniqueurs qui déclament leur texte sur fond de musique épique pour raconter ma vie, non ! Je suis assez grande pour m'en charger !

On m'appelle aujourd'hui Azorus mais, comme mes compagnons de jadis, j'ai porté de nombreux patronymes. J'en ai changé quand les circonstances, et les mondes où nous voyagions, l'exigeaient. Lorsque toute cette histoire a commencé, je me prénommait Samantha Wiseman et je vivais à Londres, sous le règne de notre bien-aimée reine Victoria.

*

Londres était une ville immense et tentaculaire, à la fois belle et sale. Ma mère, fille de paysans irlandais, avait émigré de son île natale suite à la famine de la pomme de terre. J'ai vu le jour sur le sol anglais tout comme mon frère aîné. Nous ne connaissions pas notre père, je soupçonne pourtant le lord de la maison où ma mère travaillait comme domestique d'être notre géniteur. Comment expliquer sinon qu'il nous ait versé

de l'argent avec régularité et que ma mère ait bénéficié d'une petite rente après sa mort ?

Cette maigre pension nous aida à vivre décemment et permit à ma mère de m'offrir une éducation moins fruste que la sienne. J'appris à lire, écrire, compter, on m'enseigna la cuisine, la couture et les bonnes manières. J'obtins néanmoins plus de succès avec les mathématiques et la littérature qu'avec ces dernières matières.

Ma mère mourut d'une mauvaise pneumonie lorsque j'avais quinze ans. Mon frère avait déjà quitté la maison depuis des années et je n'avais plus de contact avec lui. Heureusement, une âme charitable me proposa une place chez un drapier. J'emménageai donc au-dessus du magasin de M. Peel, dans une rue près d'Oxford Street, pas très loin du sinistre quartier de Whitechapel. L'endroit n'était pas riche, mais ne possédait pas cette décrépitude des faubourgs pauvres.

La boutique de M. Peel était étroite et peu éclairée, pourtant les affaires tournaient bien, assez pour qu'il puisse embaucher deux assistantes à plein temps : Anna, une fille de la campagne, et moi. Si le travail n'était pas trop mal rémunéré, il s'avérait très pénible. Toute la journée, j'étais debout, je charriais des rouleaux de tissu : crêpe, soie, laine, lin, brocart... Vu que je montrais des talents pour les mathématiques, mon employeur me chargeait des livres de comptes, sans me payer un cent de plus bien évidemment. Mais le plus difficile pour moi restait de gérer les clients.

Les clients ! La pire engeance que la Terre et tous les autres univers n'aient jamais portée. « Il me faut dix yards de mousseline de satin, tout de suite ». « Mademoiselle, il me faudrait de la soie verte. Non, pas ce vert ! Mon dieu c'est horrible, mais qu'avez-vous donc en tête ? » « Mademoiselle, permettez-moi de vous dire combien vous êtes charmante ». « Quand je pense aux prix pratiqués dans cet établissement ! C'est un scandale. Je

vais écrire une lettre au *Times*, vous entendrez parler de moi, je vous le dis ! ».

Il m'était de plus interdit de leur répondre comme je l'entendais. Je devais toujours me montrer aimable et souriante. M. Peel y mettait un point d'honneur et n'hésitait pas à me houspiller et à retenir une part de mon salaire en cas de mauvaise conduite, ce qui arrivait hélas de temps en temps, quand mon tempérament d'Irlandaise perçait le vernis de ma bonne éducation anglaise.

La plupart du temps, je me contenais et imaginais des manières inventives de débarrasser la Terre de ces sinistres individus. Parfois, je bouillonnais de rage et peinais à tenir ma langue. Souvent, j'allais me coucher épuisée, mes jambes me lançant horriblement. Je passais quelquefois le dimanche entier, mon seul jour de repos, à dormir, assommée de fatigue.

J'aurais aisément pu trouver un autre emploi, peut-être vendeuse dans l'un de ces nouveaux grands magasins. Je restais néanmoins chez M. Peel, car la paye n'était pas si mauvaise, mon logement confortable, je connaissais bien le quartier, et surtout, j'adorais M. Nutter, mon voisin.

Edmund Nutter, ou professeur Nutter, comme il aimait qu'on l'appelle, était un homme étrange. Pas très grand, un ventre rebondi, une moustache blanche et des cheveux hirsutes, il semblait tout droit sorti d'un livre d'illustrations pour enfants. Il se disait ancien maître de chaire, marin d'eau douce et inventeur en tout genre. Je n'ai jamais su quelle partie était vraie, mais en 1881, M. Nutter travaillait comme réparateur de montres.

Il tenait une boutique, voisine de celle de M. Peel, où il vendait ses horloges. Pour l'époque, M. Nutter se comportait de manière excentrique. Il portait toujours une blouse blanche tachée, ne se coiffait jamais et ne se rasait que rarement. Il était d'un tempérament aimable, mais également fantasque. Parfois, alors qu'il emballait la montre d'un client, une idée

le traversait. Il plantait là son visiteur et filait s'enfermer dans son laboratoire.

J'aimais beaucoup le professeur Nutter, car il ne me traitait pas comme une jeune fille victorienne, mais plutôt comme sa disciple. Contrairement à M. Peel, il ne me disait pas comment me comporter ou m'habiller, qui je devais épouser. Mais il m'apprenait à réparer montres et horloges, m'enseignait les bases de la physique et de la chimie. Dans son atelier, je me prenais à rêver d'aventures et de nouveaux mondes. Je m'imaginais une autre vie, où je ne vendrais pas du tissu à des idiots. Je m'évadais. Dès que je disposais d'un moment de libre, je me ruais chez lui.

Certes, de telles visites auraient pu faire jaser si le professeur n'avait pas été de notoriété publique un homme foncièrement distrait et se désintéressant des choses de la chair. D'ailleurs, à ce propos, il oubliait souvent de manger. Par bonheur pour lui, je lui apportais parfois de quoi grignoter et je restais là, à le regarder travailler, à l'écouter me parler de la glorieuse mécanique céleste.

*

Cette routine bien rodée aurait pu continuer longtemps. J'aurais fini par me marier et donner naissance à des enfants, j'aurais quitté mon emploi pour devenir femme d'intérieur. J'aurais vieilli, eu des petits-enfants... mais tout a basculé un jour de novembre 1881.

Je ne sais si c'était dû au froid ou à l'approche des festivités de la fin de l'année, mais les clients s'étaient montrés particulièrement exécrables. Je ne pouvais leur répondre autre chose que « certainement, monsieur. Bien sûr, madame ». Je devais même tenir la porte à ces empotés.

La journée passa très lentement, la nuit tomba et avec elle

le *fog*, ce fichu brouillard londonien. Je n'aspirais plus qu'à une chose : regagner la chambre que j'occupais à l'étage du magasin et m'écrouler sur mon lit pour ne plus bouger.

Alors que je m'apprêtais à fermer la boutique, une dame d'un certain âge poussa vigoureusement le battant, me bousculant au passage.

— Il me faut d'urgence dix yards de lin blanc, vingt d'organza et quinze de velours côtelé doré. Attention, j'insiste sur le doré, je ne veux pas d'ocre, c'est bien trop terne ! s'exclama la visiteuse.

Je massai mon épaule endolorie par le choc avec la porte et m'armai de mon plus beau sourire.

— Je suis désolée, madame, mais nous allons fermer. J'ai peur en plus de ne pas disposer des quantités que vous me demandez. Si vous le souhaitez, laissez-moi une liste, je préparerai votre commande pour demain après-midi.

La femme me toisa d'un air outré sous son immense chapeau à plumes.

— Comment ? Vous n'avez pas ces produits ? C'est un scandale ! À quoi servez-vous alors, ma fille ? J'exige de voir votre responsable !

— M. Peel ne pourra pas faire apparaître votre tissu par magie. Je vous répète que nous n'avons pas ces quantités en stock en magasin, nous irons les chercher à l'entrepôt.

— Jeune péronnelle, vous ne savez pas à qui vous parlez. Je suis lady Aubrey !

J'étais épuisée et la voix stridente de la cliente n'arrangeait en rien ma fatigue, pas plus que ses manières arrogantes ne me donnaient envie d'être aimable.

— Vous pourriez aussi bien être la reine d'Angleterre que ça ne changerait pas ma réponse. Nous n'avons pas ces produits en stock ! rétorquai-je d'un ton cassant.

Bien sûr, M. Peel entra dans la boutique à ce moment-

là. J'ignore qui de lui ou de cette vieille peau parut le plus outré. Les deux commencèrent à hurler frénétiquement en me pointant du doigt d'un air menaçant. Je sus alors que j'avais commis une énorme erreur.

Mon employeur cajola la harpie et lui promit qu'il mettrait tout en œuvre pour lui obtenir sa commande demain à la première heure. Son obséquiosité me donna envie de vomir. Dès l'instant où la mégère eut quitté les lieux, il se tourna vers moi. La colère faisait frémir sa moustache.

— Mlle Wiseman ! Combien de fois vous ai-je dit d'être aimable avec les clients ?

— Mais elle ne comprend rien ! Comment voulez-vous que je lui fournisse un tissu que je n'ai pas ?

— Votre rôle consiste à accueillir les visiteurs au mieux pour qu'ils se sentent à l'aise dans la boutique. S'ils repartent furieux, à quoi servez-vous ? À rien !

Il ponctua sa phrase d'un regard mauvais. D'ordinaire, je baissais les yeux et m'excusais. Mais j'en avais assez qu'il me traite comme une moins que rien. Je serrai les poings.

— Ce n'est pas ma faute si les clients sont des imbéciles !

— Ne cherchez pas à masquer votre incompetence. Et cessez de me fixer d'une manière aussi insolente.

Je croisai les bras et refusai de détourner les yeux. M. Peel devint écarlate et se mit à arpenter la boutique d'un air furieux.

— Je vous regarde comme je le souhaite, crachai-je.

— Rappelez-vous qui vous loge et vous nourrit !

— Rappelez-vous qui tient votre comptabilité et qui trimbale les ballots parce que vous en êtes incapable. Que dit votre femme à ce sujet ? Sait-elle qu'elle a épousé un gringalet qui préfère laisser les demoiselles porter les charges lourdes ?

Je crus voir de la fumée sortir des oreilles de mon employeur. Il voulut répliquer, mais s'étrangla. J'attendis. Avec un peu de chance, il succomberait à une attaque. Hélas, rien de tout cela,

M. Peel se maîtrisa et reprit une couleur normale.

— Bien, Mlle Wiseman, je pense que dans ces conditions, nous nous sommes tout dit. Emballez vos affaires et libérez la place. Cela vaut aussi pour votre chambre.

— Quoi ? Maintenant ? Mais il fait nuit !

— Si vous êtes si maligne que vous semblez le croire, vous n’aurez aucun mal à trouver un hébergement. Pour ma part, en tout cas, je ne souhaite pas vous voir ici une minute de plus.

Inutile d’argumenter avec ce sinistre personnage. J’exigeai mon salaire de la journée et, après force cris et menaces, obtins gain de cause. J’empochai l’argent et remontai dans ma chambre pour emballer mes maigres possessions. Heureusement, le tout tenait dans une valise. Puis, je quittai la boutique sans me retourner. Je songeai un bref instant à jeter un ou deux cailloux dans la vitrine, avant de renoncer devant les ennuis que cela me causerait. Je m’éloignai en traînant les pieds. J’avais le cœur lourd, j’enrageais de m’être ainsi fait congédier, même si je me doutais que ce moment finirait par arriver. Mon tempérament d’Irlandaise ne pouvait s’accorder avec le caractère fade et obséquieux de M. Peel.

Néanmoins, je me trouvais à la rue. Je refoulai une vague de panique. Je n’étais pas sans ressource, voyons ! Je savais lire, écrire, compter et je jouissais d’une parfaite santé. Je pouvais obtenir un emploi dans une autre boutique sans problème. Le futur ne m’inquiétait pas, il me fallait juste un logement pour la nuit. Je me rendis alors au premier endroit qui me vint à l’esprit : chez M. Nutter.

La porte de la boutique était fermée, je fis le tour et m’engageai dans la ruelle où débouchait son atelier, son « entrée des artistes », comme il le disait. De la lumière filtrait à travers les volets. Tant mieux, il n’était pas encore couché, je n’allais pas le réveiller. Je frappai à la porte, mais n’obtins pas de réponse. Je réessayai. J’entendis une exclamation.

— Professeur ?

Je tournai la poignée. La porte n'était pas verrouillée, je la poussai et entrai. D'ordinaire, l'atelier et les établis croulaient sous des pièces d'horlogeries, des plans, mais le sol demeurerait propre. Or, tandis que je refermai le battant derrière moi, je constatai le désordre qui régnait. Des croquis de montres et de machines étaient éparpillés partout sur le plancher. Un encrier renversé sur une table coulait goutte à goutte sur le parquet. Le professeur Nutter était assis au milieu de ce désastre. Il se massait la tête. J'accourus vers lui. Une énorme bosse ornait son front, maculée d'un peu de sang séché.

— Ne bougez pas, m'écriai-je.

Je filai jusqu'à une étagère où le savant rangeait une petite trousse de secours. J'en tirai un peu de teinture d'iode et de la gaze, et nettoyai le front du professeur. Plus de peur que de mal, apparemment, il en serait quitte pour une bonne contusion.

— Que s'est-il passé ? demandai-je.

— Samantha ! On m'a cambriolé !

Mon cœur fit un bond à ces mots.

— Vous allez bien ? On vous a dérobé quelque chose ?

Mon regard se tourna vers la caisse dans le magasin. Elle était encore en place.

— Ils ont emporté une partie de mes plans ! geignit le vieil homme.

Il adorait bricoler des machines plus bizarres les unes que les autres : retourneur de temps, géolocalisateur, flairoscope... Ces inventions loufoques avaient un élément commun : elles ne fonctionnaient pas. Je me détendis.

— Ce n'est pas grave. Nous les retrouverons, je vous le promets. Nous allons ranger tout cela et je vais vous faire une bonne tasse de thé. Nous irons trouver la police demain.

Le professeur m'agrippa, l'air paniqué.

— Tu ne comprends pas ! Ils ont volé les plans de mon fusil

à bulle ! C'est une catastrophe !

— Votre fusil à bulle ?

Je m'efforçai de ne pas sembler trop sceptique ou moqueuse. Le professeur m'observa, avant de soupirer.

— Je pense qu'il est temps que je te montre.

Il fouilla sous un tas de ferrailles et mécanismes rouillés. Il en extirpa un pistolet de forme biscornue, à l'étrange canon large. Il attrapa une roue dentée et la jeta. Il leva l'arme et tira. En jaillit un éclair qui se mua en une sorte de sphère irisée lorsqu'il toucha l'engrenage. Celui-ci resta figé dans les airs, comme si le temps s'était arrêté.

La journée avait été longue, je demeurai quelques instants à fixer le morceau de métal suspendu au-dessus du sol, me demandant si je rêvais ou non. Mais à la mine d'Edmund Nutter, il s'agissait bien de la réalité.

J'avancai prudemment et tendis la main pour toucher la roue. Je ne pus traverser la sphère ni la faire bouger, malgré tous mes efforts. Je restai bouche bée. Soudain, la bulle disparut et l'engrenage tomba. Je sursautai.

— Pistolet à bulles temporelles ! m'informa le professeur d'un ton où perçait sa fierté. Ma dernière invention ! Bon, les effets ne sont que temporaires. Il va falloir que je travaille là-dessus. Peut-être en changeant les lignes de mana... Oui, c'est une idée.

Le professeur se mit à marmonner tout bas en regardant le pistolet. Ma présence et le vol lui étaient sortis de la tête. Pour ma part, je n'étais pas prête d'oublier ce que je venais de voir. Je bataillai un moment pour retrouver l'usage de la parole, avant de m'exclamer :

— Je croyais que rien de tout ce fourbi ne fonctionnait !

Le professeur releva la tête et me fixa, comme s'il me voyait pour la première fois.

— Oh, c'est le cas pour une grande partie de mes inventions, je te l'accorde. Mais tout de même, j'arrive à fabriquer quelques

objets fonctionnels autres que des montres et des horloges !

Je me remémorai tous les plans et croquis que M. Nutter m'avait montrés et tentai d'imaginer lesquelles de ces inventions pourraient marcher. J'ignore quelle mine j'affichais, mais elle devait s'avérer comique, car le professeur émit un petit rire. Il me prit par le bras.

— Viens, je vais te montrer mon autre laboratoire.

Il m'amena près d'une étagère. Il attrapa un épais volume en haut qu'il inclina. Un déclic retentit et le pan de mur pivota, révélant un escalier. Le professeur m'y entraîna. Les marches étaient plongées dans la pénombre. Edmund Nutter claquait des doigts et la lumière s'alluma. Je clignai des yeux, éblouie. Des globes fixés sur les parois diffusaient une douce lueur dorée. Je descendis pour découvrir une vaste pièce, éclairée elle aussi par ces orbes.

Comme pour l'atelier, des étagères et établis encombraient cette cachette. Je m'avançai et jetai un regard à un carnet. Un plan pour un submersible semblable aux romans de ce Français dont j'ai oublié le nom. Sur une table était posé un étrange bâton muni d'un bouton et décoré d'une demi-sphère. Lorsque je le pris et pressai l'interrupteur, des étincelles jaillirent de l'extrémité. Je le lâchai, surprise. Je tournai la tête vers le professeur, abasourdie.

— Vos inventions fonctionnent ?

— Quelques-unes, admit-il. Pas autant que je le voudrais. Je ne désespère pas de finir un jour ma machine d'invisibilité.

Il pointa dans un coin de la pièce l'ossature métallique d'une cabine rappelant un omnibus.

— Mais surtout, je veux un jour arriver à construire un rayon de la mort !

J'éclatai de rire, un rire à la fois joyeux et nerveux. J'avais l'impression d'avoir franchi la porte d'un royaume de contes de fées. Toute ma vie, j'avais souhaité que de telles inventions

soient réelles. J'avais rêvé d'aventure, de science et de merveilleux. Mes vœux étaient exaucés.

Je tournoyai sur moi-même. J'attrapai au hasard une feuille : un plan pour des ailes mécaniques. J'admirai la finesse du dessin, je parcourus avec avidité les annotations du professeur. Je n'avais qu'une seule envie : explorer cette caverne aux trésors, tout lire, tout découvrir, tout tester. Une pensée m'arrêta néanmoins et me ramena à ma grise réalité. Je tournai la tête vers Edmund Nutter.

— Mais le plan dérobé ?

— Tu as vu mon pistolet à bulles ? Eh bien, les schémas volés sont ceux d'un fusil sur le même modèle.

— Du même modèle ?

— Oui, mais plus puissant.

— Puissant comment ?

— Assez pour geler une pièce et ses occupants.

— Ah.

Je ne trouvais pas d'autre réponse. Si les inventions du professeur étaient réelles, cela voulait dire que le danger l'était également. Je réfléchissais à toute allure à ce qu'on pourrait accomplir avec cette invention. Arrêter le temps dans une banque et vider les coffres par exemple. Je me massai les tempes.

— Ceux qui vous ont attaqués, à quoi ressemblaient-ils ?

— Une jeune femme blonde, vêtue d'une tournure bleu ciel, et un grand gaillard brun. Il me semble que j'avais déjà vu la demoiselle. Et le visage de l'homme m'était familier, je ne sais pas pourquoi.

— Bon, retrouvons ces filous avant qu'il ne soit trop tard ! m'exclamai-je.

Et dire que je pensais jusque-là que ma vie n'avait pas d'intérêt. Je rêvais d'aventure. Sans le savoir, j'allais être servie.

Pour récupérer les plans, il nous fallait d'abord mettre la main sur le voleur et pour cela, nous avions besoin d'informations. Je commençai par parcourir le quartier et interrogeai les voisins. Finalement, mon expérience dans le négoce se révéla utile, je pouvais jouer à merveille les gentilles filles pour obtenir ce que je souhaitais. De plus, les marchands du quartier m'aimaient bien et il existait une certaine solidarité entre commerçants.

D'un cafetier au coin de la rue, j'appris qu'on avait vu deux inconnus à l'allure louche sortir de la boutique aussi vite que s'ils avaient le diable aux trousses, aux environs de sept heures, à peu près au moment où le professeur avait été attaqué et assommé. Une vendeuse de fleurs qui traînait là à l'affût de clients aisés me livra une description assez précise de l'homme : un très beau garçon brun, vêtu d'un élégant pardessus, qui lui avait souri et acheté un bouquet de roses d'hiver. Apparemment, le voleur en question devait vraiment être charmant, car le rouge monta aux joues de la demoiselle alors qu'elle me le dépeignait. Munie de ces informations, je revins chez le professeur. Il finissait de ranger son atelier. Je lui fis part de mes découvertes.

— Ah, bien, me répondit-il.

Je notai son air triste et abattu. Je m'inquiétai. Edmund Nutter était connu pour son optimisme à toute épreuve. Je ne l'avais jamais vu broyer du noir ainsi. Le cambriolage avait dû l'ébranler.

— Vous allez bien ? lui demandai-je. Le voleur vous a blessé, c'est ça ?

— Non, non. Il ne s'agit pas de ça, c'est...

Il poussa un soupir.

— Dites-moi, insistai-je.

— Je réfléchissais à mon existence. Je ne suis qu'un vieux

fou sénile, qui court après la lune. Toute ma vie, j'ai rêvé d'inventions formidables, que je me suis employé à créer. Mais à quoi bon, au final ?

Ces pensées faisaient tant écho aux miennes qu'elles me pincèrent le cœur. Mais je chassai résolument ces hésitations. Je pris Edmund Nutter par les épaules.

— Vos inventions ne sont pas inutiles, j'en ai la conviction. Elles pourraient changer des vies. Vous avez déjà changé la mienne en me montrant toutes ces merveilles. Je ne vous laisserai pas tomber, je vous le promets.

Il me remercia d'un faible sourire qui me réchauffa le cœur. Je pris un manteau et le tendis au professeur.

— Allons apprendre les bonnes manières à ces maraudeurs.

Avant de partir, je glissai néanmoins le pistolet à bulle temporelle dans mon sac à main. On ne savait jamais.

*

Tous les mondes ont un point commun : si vous cherchez un individu louche, il vous suffit de trouver l'endroit où on peut boire le plus d'alcool le moins cher possible. À Londres, en l'occurrence, il s'agissait de Whitechapel.

Imaginez-vous un labyrinthe de rues tortueuses, aux mesures étroites et crasseuses, le tout baignant dans un brouillard épais et puant. Whitechapel, quartier des marginaux et des laissés pour compte. S'y retrouvaient alcooliques, pensionnaires des maisons de travail, orphelins, voleurs, prostitués. Les pubs y fleurissaient comme des champignons empoisonnés, nous n'avions que l'embarras du choix. Il nous fallait maintenant trouver celui où l'on n'aurait pas manqué de voir notre cambrioleur.

Je commençai par traîner le professeur au *Ten Bells* et lui demandai de m'attendre dans un coin. L'endroit était bondé et la chaleur qui y régnait me parut étouffante. Je ne desserrai pas

mon manteau pour autant. Des poivrots à l'haleine puant le gin s'approchèrent de moi pour me parler. À mon grand déplaisir, ils s'enquirent de mes tarifs. Je leur répondis poliment qu'ils se trompaient. Quand ils insistèrent, j'appliquai l'une de mes techniques favorites : je retroussai les lèvres sur mes incisives, et grondai en bavant. Effet garanti. Les hommes battirent en retraite en me traitant de pestiférée, preuve de leurs connaissances encyclopédiques en matière de médecine. Je m'approchai du bar, pris un air malheureux et me pinçai le bras pour me faire monter des larmes aux yeux.

— Excusez-moi, bégayai-je à l'attention du barman, je cherche mon mari.

L'intéressé, un gaillard ventripotent d'une cinquantaine d'années, me jeta un regard blasé.

— Vous m'en voyez désolé, maugréa-t-il.

Il se retourna et m'ignora.

— S'il vous plaît, le suppliai-je, voilà trois nuits qu'il n'est pas rentré. J'ai peur qu'il lui soit arrivé malheur !

— Votre mari danse au fond d'une bouteille de gin, ma mignonne !

— Je dois le retrouver !

Je penchai la tête de côté. Ma lèvre inférieure se mit à frémir. Le barman me regarda et soupira.

— Bon, c'est quoi son nom et à quoi il ressemble ? me demanda-t-il.

Je jubilai intérieurement. Ma mère affirmait que quand je le voulais, je pouvais me montrer aussi attendrissante qu'un chiot ou un chaton égaré.

— Il s'appelle John, nous sommes mariés depuis trois mois. Il est grand, brun, très beau. La dernière fois que je l'ai vu, il portait un pardessus marron avec une rose d'hiver épinglée sur la boutonnière.

Le barman réfléchit, avant de secouer la tête.

— Non, ça me dit rien.

Je remerciai l'homme et retrouvai le professeur à l'entrée et nous repartîmes à l'assaut. Nos recherches demeurèrent infructueuses. Dans trois pubs, on refusa de me répondre, malgré mon numéro de jeune mariée éplorée. Dans deux, je dus faire tâter de mon parapluie à des malotrus. Dans un, un marin particulièrement alcoolisé me prit pour la reine Victoria. Je commençai à désespérer en poussant l'enseigne du *Blind Beggar*. Je répétai mon discours au patron, qui hocha la tête avec un petit rire.

— Passer la bague au doigt à un joli petit lot comme vous et se faire la malle, ça, c'est du Tom Scammer tout craché ! s'exclama-t-il.

J'étais si surprise d'obtenir une réponse que je sursautai. L'homme interpréta ma réaction comme la stupéfaction d'une épouse naïve.

— Allez, vous bilez pas. Il a déjà grugé quatre filles à ma connaissance. Il ne vous a pas emprunté d'argent au moins ?

Je hochai la tête et décidai de jouer les dames offensées.

— Où pourrais-je le trouver, s'il vous plaît ? J'aurais deux mots à lui dire.

Je martelai le plancher du pub avec mon parapluie.

— Je l'avais prévenu de se méfier des rousses. Elles ont toujours un sacré tempérament ! Je vais vous donner l'adresse du taudis qu'il loue, mais uniquement si vous promettez de lui rappeler qu'il me doit deux shillings.

— Je n'y manquerai pas, répondis-je.

La chambre se trouvait à quelques rues de là, au fond d'une cour, dans une masure sordide typique du quartier. La logeuse, une femme renfrognée, maigre comme un squelette, refusa d'abord de nous ouvrir la porte. Il fallut lui donner quelques pièces pour qu'elle accepte de nous laisser entrer et nous indique le chemin. Le professeur sur mes talons, je grimpai au

premier. Les marches poussiéreuses craquaient sous mes pieds. Une odeur de graillon et de moisissure emplissait l'atmosphère. J'atteignis le palier. La porte de Scammer était entrouverte. Je la poussai avec précaution, tirant du sac le pistolet à bulle temporelle, juste au cas où. J'entrai sur la pointe des pieds et découvris un homme gisant sur le plancher, un filet de sang coulant d'une coupure à son front. Le professeur lorgna par-dessus mon épaule.

— Alors ? demandai-je.

— Je crois bien que c'est lui.

Je piquai l'inconnu du bout de mon parapluie. Il gémit et se redressa. Je lâchai une exclamation en voyant son visage.

— Toi ? m'étranglai-je.

— Samantha... Ça faisait longtemps !

Je me jetai sur lui en rugissant et entrepris de le marteler de coups. Il me repoussa, tandis que le professeur me tirait en arrière.

— Samantha, calme-toi, s'il te plaît ! Tu connais cet homme ?

— Un peu, que je le connais ! C'est mon frère !

*

Il me fallut un bon moment pour me calmer et ne pas arracher la gorge de Tom Scammer, comme mon estimé aîné prétendait s'appeler maintenant. Passée la première surprise, il nous convia à prendre le thé dans sa « modeste demeure ». Le professeur Nutter montra quelques réticences à accepter l'invitation de l'homme qui l'avait agressé, mais Thomas l'appâta avec des petits gâteaux pour le convaincre de rester. Oui, Edmund Nutter se révélait assez facilement corruptible pourvu qu'on y mette les formes et la dose suffisante de sucre glace.

Alors qu'il chauffait l'eau sur sa vieille cuisinière, je l'observai. Je ne l'avais pas vu depuis près de huit ans. Il était

parti le jour de ses seize ans, j'en avais douze. Malgré les années, il n'avait pas changé. Le même sourire charmeur, les mêmes cheveux noirs décoiffés. Il portait un veston de velours rouge et une chemise amidonnée. La coupe de ses habits témoignait d'un certain luxe, mais le tissu était élimé aux manches. Thomas avait toujours vécu au-dessus de ses moyens et je me demandai dans quel pétrin il s'était encore fourré.

Mon frère prépara le thé et le déposa devant nous, avec une assiette de gâteaux plus secs que le désert du Sahara. L'aspect racorni des friandises n'arrêta pas le professeur, qui attaqua joyeusement les biscuits, au risque d'y laisser une ou deux dents. Son regard devint vague alors qu'il mâchonnait l'une des horreurs que notre hôte osait appeler « gâteau ». Je devinai qu'il était à nouveau perdu dans ses pensées. Ça lui arrivait souvent.

Thomas tira une chaise défoncée et s'assit en face de nous, prétendant ne pas noter le coup d'œil meurtrier que je lui lançai.

— Tu ne sembles pas contente de me voir, Sam, remarqua-t-il.

— Tu as filé sans un mot quand j'avais à peine douze ans, lui répondis-je. Pas une adresse, rien. Tu n'es pas revenu quand Mère était malade. Tu n'étais pas là pour l'enterrement, et tu m'as laissée toute seule après sa mort. Pourquoi serais-je heureuse ?

Thomas leva les yeux au ciel.

— Je ne t'ai pas abandonnée. C'est juste que la carrière que je menais n'était pas compatible avec le quotidien d'une petite fille.

— Tu aurais pu revenir me voir de temps en temps. Prendre des nouvelles ! Et je ne suis plus une petite fille depuis longtemps !

— C'est compliqué..., soupira Tom. J'ai longtemps hésité à te chercher. Mais la honte m'en a toujours empêché. Je ne suis qu'un voleur de bas étage. Je vis d'arnaques et de petites combines, je ne pouvais pas me présenter devant toi.

Je réprimai un soupir agacé. Comment osait-il me servir de pareilles excuses ? Il désigna mes vêtements propres et bien repassés.

— Je suis fier de toi, tu sais. Tu sembles avoir mieux réussi que ton pauvre frère.

Des trémolos faisaient vibrer sa voix. Je croisai les bras et le toisai d'un œil noir.

— Inutile de me jouer la grande scène, ça ne marchait déjà pas quand nous étions enfants.

— Samantha... Ce que tu peux être dure. Accepterais-tu de me donner une nouvelle chance ? sanglota Tom.

Je roulais des yeux. Il surjouait toujours autant ses répliques.

— Rends-nous les plans et sors de ma vie un an ou deux, le temps que je me décide.

Le professeur me tapota sur l'épaule.

— Allons, allons, Samantha. Ne lui en veux pas. Je suis sûr qu'il avait de bonnes raisons. Ce monsieur m'a l'air d'être un jeune homme bien élevé. Je suis persuadé que tout ceci n'est qu'un malentendu.

Je restai sans voix à ces mots. Parfois, M. Nutter pouvait se révéler très naïf. Et j'avais oublié à quel point mon frère savait se montrer charmant. Je lançai une œillade venimeuse à Thomas, qui fit mine de ne rien remarquer.

— Alors, qu'est-ce qui vous amène ici ? demanda-t-il d'un ton badin pour détourner la conversation.

— Tu me prends vraiment pour une cloche ? Les plans que tu as volés ! rétorquai-je.

— Volés, volés, tout de suite les grands mots.

— Tu as assommé le professeur !

Mon frère prit un air parfaitement innocent.

— Je ne pensais pas à mal, vraiment.

— Oh, allons, Samantha, ce n'était qu'une petite bosse de rien de tout. Elle est déjà presque guérie. Ce monsieur pourra

nous l'expliquer.

Je poussai un gémissement. Le charme de Thomas opérait à pleine puissance sur le professeur. Quand nous étions enfants, il parvenait toujours à me faire punir à sa place quand il avait fait une bêtise. Son talent pour embobiner les gens avec de belles paroles n'avait pas faibli. Nous étions fichus. Thomas avait repéré la brèche et s'y engouffra. Il prit un air affligé et se tordit les mains.

— Hélas, je suis moi aussi une victime dans cette affaire. La victime de l'amour, avec un grand A !

Je levai les yeux au ciel devant ce ton dramatique. Le professeur observa mon frère, une lueur d'intérêt dans le regard.

— Comment ça, une victime ? Aaaaaah... La jolie jeune femme blonde qui se trouvait avec vous !

Thomas poussa un soupir.

— Hélas, trois fois hélas, une belle demoiselle au visage avenant, mais à l'esprit vil et veule, a ravi mon cœur. J'étais amoureux et aveugle, j'obéissais à tous ses caprices. Si elle me l'avait demandé, j'aurais décroché la lune pour elle. Aussi, lorsqu'elle m'a ordonné de dérober vos plans, je n'ai pas hésité une seconde.

Il soupira de nouveau et regarda le professeur Nutter d'un air larmoyant.

— Me pardonneriez-vous un jour ?

Ma patience, déjà entamée par ces retrouvailles, atteignit ses limites avec ces mots. Je me levai d'un bond et me jetai sur mon frère, le saisissant au col.

— Quoi ? Tu penses vraiment qu'on va tomber dans le panneau ? m'écriai-je.

Hélas pour moi, Edmund Nutter ne partageait pas ma juste colère.

— Allons, Samantha, il m'a l'air sincère.

Je louchai vers Thomas. « Fourbe » restait le seul adjectif

que je pouvais appliquer à son expression. Edmund Nutter attrapa un biscuit et l'enfourna, le faisant craquer entre ses mâchoires. J'avais l'impression qu'il tentait de concasser du gravier.

— Je me pose une question, jeune homme, déclara-t-il en avalant le gâteau. Qu'espériez-vous faire de mes modestes croquis ? Les vendre au plus offrant ?

Thomas papillonna des cils.

— Moi ? Mais non, voyons. Lady Astley et moi nourrissions un plan bien plus ambitieux. Nous voulions conquérir le monde !

Mon frère se dressa à ces mots, un bras en l'air, adoptant une attitude triomphale. Je le regardai, éberluée. Le professeur cligna des yeux, surpris, avant de se fendre d'un large sourire. Il applaudit à tout rompre.

— Mais quelle merveilleuse idée ! s'exclama-t-il. Pourquoi n'y ai-je pas pensé avant ?

— Quoi ? m'écriai-je à nouveau.

— Le monde ne nous convenait pas, nous voulions le remodeler à notre idée ! poursuivit Tom. Devenir les héros de ce siècle. C'est dans ce but que nous avons subtilisé vos plans !

— Comme c'est romantique..., soupira M. Nutter. Conquérir l'univers, asservir les peuples...

J'observai tour à tour mon frère et mon mentor et j'eus soudain la sensation d'être la seule personne à peu près saine d'esprit dans la pièce. Thomas se rassit sur son siège et se prit la tête entre les mains.

— Hélas, trois fois hélas ! Ma bien-aimée m'a trahi. Elle est partie, avec les plans.

Je grommelai quelque chose de particulièrement vulgaire. J'avais presque oublié ce léger détail. Thomas poursuivit sur sa lancée d'amant trompé, tandis que le professeur mâchonnait un biscuit. Mon frère était absorbé par son rôle, alors que le vieil homme songeait visiblement à la meilleure manière

de conquérir le monde. Je poussai un profond soupir, car il m'appartenait maintenant de démêler cet écheveau.

— Bon, cette voleuse, elle t'a assommé, et elle est partie juste avant que nous arrivions ? demandai-je à Thomas.

— Tout à fait.

— Une idée d'où elle a pu aller ?

— Je la connais. Ça n'a pas tourné comme elle voulait, je pense qu'elle va chercher à prendre le large pour se faire oublier un moment. Il me semble l'avoir entendu parler d'une tante à la campagne. Dans le Yorkshire. Elle a mentionné à plusieurs reprises les services déplorables de Midland Railways.

— Donc, direction Saint Pancras, décrétai-je.

*

La façade massive de la gare s'étalait devant nous, une impressionnante construction de briques rouges et ocre, qui m'évoquait un château fort tout droit sorti d'un conte de fées. Le soleil se levait à peine, mais une foule déjà dense transitait par les vastes portes d'entrée : des hommes et des femmes en tenue de voyage, des domestiques croulant sous le poids des bagages, des employés de la gare.

Edmund Nutter regardait ce ballet d'un air extasié. Il devait se livrer à une série de calculs sur le mouvement, tel que je le connaissais. Je poussai Thomas du coude.

— Comment on va la trouver, ta lady Astley, dans ce troupeau ?

Il scruta la cohue, avant d'esquisser un maigre sourire.

— Elle est du genre repérable. On ne devrait pas avoir trop de mal, déclara-t-il.

— Si tu le dis, capitulai-je.

Je pris le bras du professeur et nous entrâmes dans l'enceinte de la gare. Je connaissais l'endroit, mais la beauté des lieux me saisit. Une immense verrière surplombait les voies.

Le soleil, si rare d'ordinaire, nous honorait de sa présence, drapant les quais d'une superbe lumière dorée. La foule était encore plus dense à l'intérieur que dehors, j'en avais le vertige. Cet étalage de tournures et de redingotes me donna rapidement le tournis. Je regardai autour de moi, cherchant une femme correspondant à la description de la complice de Thomas. Je commençais à douter de pouvoir retrouver cette lady Astley, quand mon frère m'attrapa par l'épaule.

— Là ! s'exclama-t-il.

Il pointa du doigt une femme vêtue d'une robe azur qui consultait le tableau des départs. Elle tourna la tête vers nous, et je compris ce que mon frère avait voulu dire lorsqu'il avait affirmé qu'elle ne passait pas inaperçue. Blonde, les yeux bleus, le teint clair, un visage ravissant, un corps gracile et élancé, l'inconnue était d'une beauté angélique. Je décelai quand même une roublardise doublée d'une intelligence redoutable. Elle nous vit et sursauta. Son visage s'éclaira d'un sourire.

— Thomas ! s'exclama-t-elle.

— Ginger ! rugit mon frère.

La belle comprit que la séduction ne mènerait à rien. Elle attrapa un sac et son ombrelle et fila aussi vite qu'un gamin après un larcin, plantant là de volumineuses valises.

— Elle s'enfuit ! s'écria Thomas, démontrant par cette phrase une certaine tendance à commenter l'évidence.

Nous nous lançâmes à sa poursuite. Lady Astley se fraya un chemin à travers la foule à coups de coude et disparut par l'une des portes. Quand nous parvînmes à nous extirper de la cohue, la fuyarde s'éloignait dans la rue et cherchait à héler un fiacre.

— Ginger !

Elle tourna la tête vers nous, jura, et se remit à courir. Je tentai de la suivre, mais le professeur accroché à mon bras donnait des signes de fatigue. Son souffle devenait rauque et je le sentais trembler. Je m'arrêtai et il se plia en deux.

— Ça va ? demandai-je.

— Oui, oui. Continuez, ne vous occupez pas de moi.

J'hésitai, avant de tirer de ma poche le pistolet à bulle temporelle qu'il m'avait confié.

— Gardez-le et servez-vous-en si jamais elle revient !

Je me lançai à la suite de Thomas. Je l'aperçus, bifurquant à l'angle d'une rue, poursuivant toujours lady Astley. J'accélérai le pas pour le rattraper. Lorsque je déboulai dans la rue, personne en vue. Je m'autorisai un juron, qui me valut une exclamation choquée d'un couple que je croisai, repris mon souffle, et recommençai à courir. Je cherchai mon frère et la femme en bleu. Je tournai un bon moment dans les artères voisines de la gare, avant de tomber nez à nez avec Tom au détour d'un croisement.

— Je l'ai perdue, annonça-t-il.

Je me permis de lui faire savoir en des termes colorés ce que je pensais de son incompétence.

— Oh ça va, se défendit-il. Si tu la connaissais aussi bien que moi, tu ne serais pas surprise. Elle est très douée.

Je décelai de la colère dans sa voix, mêlée à de l'admiration. Mon frère se trouvait-il sous le charme de cette créature ? Je poussai un profond soupir, soudainement très lasse. La fatigue commençait à se faire sentir. Je n'avais qu'une envie : rentrer.

— Allons chercher le professeur, déclarai-je.

Nous revînmes sur nos pas pour découvrir Edmund Nutter assis sur un banc non loin de la gare. Il n'était pas seul. Une femme splendide en robe bleu clair se tenait à ses côtés et discutait avec animation avec lui. Thomas et moi nous arrê tâmes net. Mon frère poussa un juron, je me ruai en direction de lady Astley.

— Laissez-le tranquille ! criai-je.

Je voulus sortir le pistolet du professeur... pour me rappeler que je le lui avais confié. Bien évidemment, le savant n'avait pas pensé à s'en servir, vu que lady Astley se tenait libre

devant lui. Je brandis donc mon fidèle parapluie d'un air le plus menaçant possible. Edmund Nutter nous observa avec surprise, tandis que l'inconnue nous regardait, impassible, une leur amusée dans les yeux.

— Tout va bien, Samantha ! s'exclama Edmund Nutter. Il s'agit d'un malentendu.

Je pilai devant le banc, Thomas voulut se ruer sur lady Astley. La femme se leva d'un bond et recula, tenant son ombrelle contre elle. Son visage reflétait une grande peur, mais ses yeux étaient calmes. Nous nous observâmes en chien de faïence. Le professeur poussa un soupir et agita une liasse de papiers jaunis.

— Elle m'a rendu les plans et s'est excusée. L'affaire est close, déclara-t-il.

Lady Astley nous gratifia d'un sourire enjôleur. J'échangeai un regard avec mon frère. Ni lui ni moi n'étions dupes. Je récupérai le pistolet et le pointai sur la voleuse, m'attirant quelques regards des passants, choqués par cette conduite fort peu civile.

— Samantha ! s'exclama le professeur. Ce ne sont pas des manières !

— Je ne lui fais pas confiance, répondis-je.

Lady Astley me jaugea, avant de pousser un profond soupir.

— Je suis désolée, je pense que nous sommes partis du mauvais pied, déclara-t-elle.

— On peut dire ça, rétorquai-je, sans pour autant baisser mon arme.

— Tu as essayé de me doubler ! s'exclama Tom.

Elle haussa les épaules.

— Tu ne peux pas m'en vouloir d'avoir tenté ma chance. Je ne t'en ai pas tenu rigueur cette fois où tu m'as plantée au beau milieu de la Tamise, sur une barque qui prenait l'eau.

— Tu avais essayé de m'empoisonner !

— Eh ! Je sais que je ne suis pas une très bonne cuisinière, mais quand même !

L'échange se poursuivit sur la même tonalité. Il en ressortit que mon très estimé frère et cette jeune personne partageaient un passé particulièrement mouvementé, et qu'ils avaient trempé dans un certain nombre d'affaires plus ou moins légales. Mais alors qu'ils se chamaillaient et se reprochaient leurs trahisons respectives, je ne pus m'empêcher de remarquer l'étincelle qui brillait dans leurs yeux. Thomas et cette femme s'entendaient à merveille. Ils étaient tous les deux beaux, charmants, assurés. Le parfait couple d'arnaqueurs. Je me sentis insignifiante et terne à côté d'eux et en ressentis une pointe d'envie.

Le professeur posa la main sur mon bras. Il regardait les voleurs en souriant. Il ne leur en voulait pas, et semblait même prendre grand plaisir à arbitrer leur joute.

— On dirait mon défunt frère et son épouse, me souffla-t-il. Ils aimaient se disputer. Et vivre dangereusement bien sûr. Pauvre Lloyd... Je lui avais pourtant répété que fumer à côté d'un stock de poudre noire n'était pas une bonne idée.

Je hochai machinalement la tête à ces mots. La fatigue que j'avais repoussée me frappait maintenant comme une massue. J'avais envie de m'allonger. Je fixai mon frère et lady Astley, occupés à se planter des poignards verbaux dans le dos, puis je me tournai vers le professeur.

— Vous leur en voulez toujours pour vos plans ?

— Oh non... Ils se sont excusés, ce n'était qu'une petite histoire sans importance.

La petite histoire sans importance nous avait quand même fait cavalier à travers Londres tout une nuit. Je ravalai une réplique cinglante. Le sarcasme ne servait à rien sur M. Nutter, il n'en tenait pas compte. De plus, j'avais vraiment envie d'aller me coucher.

— Pourrions-nous envisager de rentrer alors, et de les laisser

régler leurs affaires ? demandai-je.

— Oui, oui. Tu as l'air épuisée, ma pauvre Samantha. Tu rentres dormir dans ta chambre chez M. Peel ?

Je marquai un temps de surprise, avant de réaliser qu'avec toutes ces péripéties, je n'avais pas eu le temps de raconter au savant mes mésaventures et de lui demander de m'héberger. Je poussai un profond soupir.

— C'est une longue histoire, je vous expliquerai en route.

Nous prîmes congé de Thomas et de son amie. Enfin, nous leur dîmes au revoir, alors qu'ils continuaient leur prise de bec. Je ne suis pas sûre qu'ils nous entendirent.

Je repensai aux événements de cette nuit. J'avais perdu mon emploi, retrouvé mon frère, coursé une voleuse et découvert dans la cave du professeur un monde dont j'ignorais l'existence. Je songeai qu'il me faudrait quelques jours pour démêler mes sentiments à ce sujet. Alors que nous nous éloignons, lady Astley nous apostropha.

— M. Nutter ! Réfléchissez bien à mon offre en tout cas.

— Je n'y manquerai pas ! cria l'intéressé.

Je le regardai avec curiosité et une pointe d'inquiétude.

— Mais de quoi parlez-vous ?

— Tu verras, tu verras, me répondit-il avec un sourire énigmatique.

Je levai les yeux au ciel, sûre que la proposition de lady Astley apporterait à coup sûr son lot d'ennuis. J'ignorais alors à quel point j'avais raison.